

LES LUMIÈRES DU
RITZ

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre: Les lumières du Ritz / Marylène Pion

Nom: Pion, Marylène, 1973- , auteure

Pion, Marylène, 1973- | Grande dame de la rue Sherbrooke

Description: Sommaire incomplet: tome 1. La grande dame de la rue Sherbrooke

Identifiants: Canadiana 20200091492 | ISBN 9782897834104

Classification: LCC PS8631.I62 L86 2021 | CDD C843/.6–dc23

© 2021 Les Éditeurs réunis

Illustration de la couverture: Anouk Noël

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

Distribution nationale

PROLOGUE

prologue.ca

Imprimé au Canada

Dépôt légal: 2021

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

MARYLÈNE PION

LES LUMIÈRES DU
RITZ

★ *La grande dame
de la rue Sherbrooke*



LES ÉDITEURS RÉUNIS

De la même auteure chez Les Éditeurs réunis

Les lumières du Ritz

1. *La grande dame de la rue Sherbrooke*, 2021
2. À paraître à l'automne 2021
3. À paraître à l'hiver 2022

Le cabaret, 2020

Rumeurs d'un village

1. *La sentence de l'Allemand*, 2019
2. *L'heure des choix*, 2019

Le grand magasin

1. *La convoitise*, 2017
2. *L'opulence*, 2017
3. *La chute*, 2018

Les secrétaires

1. *Place Ville Marie*, 2015
2. *Rue Workman*, 2015
3. *Station Bonaventure*, 2016

Les infirmières de Notre-Dame

1. *Flavie*, 2013
2. *Simone*, 2013
3. *Évelina*, 2014
4. *Les Nursing Sisters*, 2014

Flora, une femme parmi les Patriotes

1. *Les routes de la liberté*, 2011
2. *Les sacrifices de l'exil*, 2012

1

Adéline déposa la bassine sur le plancher et leva la tête vers le plafond afin de s'assurer que les gouttes de pluie trouvent leur chemin au fond du récipient plutôt que sur le plancher. Elle poussa un soupir de découragement et retourna derrière son chaudron de soupe qui mijotait doucement sur le feu, s'arrêtant quelques instants devant la fenêtre qui s'ouvrait sur la rue Saint-Ferdinand. Son coup d'œil à l'extérieur lui confirma que la pluie se poursuivait bel et bien avec un peu plus d'intensité. Cette pluie diluvienne justifiait l'ajout d'une bassine de plus pour contenir l'eau qui s'infiltrait dans le toit. Déjà trois récipients avaient été déposés sur le sol de façon stratégique afin de récolter l'eau. Lorsque Julien serait de retour du travail, il constaterait les dégâts et il n'aurait pas d'autre choix que d'effectuer les différentes réparations qu'il repoussait depuis des mois. La maison de leur père n'était plus toute jeune et, malheureusement, nécessitait quelques travaux de rénovation.

Comment réussiraient-ils à pallier les frais de ces réparations? Adéline n'en avait aucune idée. Le maigre héritage de leur père avait fondu comme neige au soleil depuis son décès, deux années plus tôt. Le salaire apporté par Julien suffisait tout juste à les nourrir tous les deux et à assurer leur maigre

subsistance. Adéline délaissa son chaudron et ouvrit l'armoire. Dans un pot de tabac se trouvait la somme de leurs économies. Elle évalua rapidement les billets qui se trouvaient à l'intérieur. *Ce ne sera probablement pas suffisant pour acheter les matériaux nécessaires pour réparer les fuites avant l'hiver*, pensa-t-elle tristement. Son frère Julien, de deux ans son aîné, travaillait d'arrache-pied pour qu'ils ne manquent de rien tous les deux ; toutefois, son seul salaire ne couvrirait pas les dépenses liées aux rénovations de la maison, elle en était presque certaine.

Adéline aurait tellement aimé en faire plus pour l'aider, mais Julien refusait qu'elle déniche un emploi en prétextant qu'il pouvait très bien se débrouiller seul et que la place de la femme n'était pas sur le marché du travail, mais bien à la maison, derrière un chaudron. Adéline serrait les dents et hochait la tête. Selon les convenances, il avait peut-être raison. Pourtant, Josette, son amie, travaillait dans une usine pour subvenir aux besoins de sa famille. Il était vrai que depuis que son père était malade, sa mère, ses frères et sœurs comptaient sur elle pour rapporter un salaire à la maison. La situation n'était pas la même pour Adéline et son frère. Leur foyer comptait seulement deux bouches à nourrir, mais avec les travaux que la maison nécessitait, Adéline doutait que le seul salaire de Julien suffise à régler les factures. «Je pourrais moi aussi travailler dans une usine pour aider Julien», marmonna-t-elle en retournant à sa soupe.

Adéline huma la soupe aux légumes avant de la retirer du feu pour éviter qu'elle ne brûle. Sur le comptoir, un pain refroidissait, embaumant la cuisine de son odeur alléchante. Le souper était prêt, elle pouvait se permettre de se reposer

un peu avant le retour de son aîné. Elle ajouta une bûche dans le poêle avant d'aller s'asseoir dans la berçante de son père, près de la fenêtre sur laquelle les gouttes de pluie dessinaient de longues traînées. Elle croisa les bras et releva les genoux, se berçant pendant quelques minutes, perdue dans ses pensées. Benjamin Couturier, son père, s'était souvent assis au même endroit lorsqu'il revenait du travail. Elle le revoyait, l'homme au crâne dégarni et au regard bleu rempli de bonté. Comme il lui manquait en cet instant ! Elle avait l'impression que son départ datait de la veille. Elle aurait tant aimé entendre encore sa voix chaleureuse, qui la réconforterait ! Les journées d'Adéline étaient bien occupées, mais il lui arrivait de ressentir une telle mélancolie en pensant à leur père disparu. Malgré sa jeune vingtaine, elle se sentait parfois laissée à elle-même sans figure parentale. Surtout en ce moment avec cette maison qui tombait en ruine. Leur père avait travaillé fort toute sa vie pour leur offrir le meilleur. Depuis sa disparition, Julien avait pris son rôle d'aîné et d'homme de la maison au sérieux afin de veiller sur elle. Beaucoup trop au goût d'Adéline. Julien possédait le même gabarit et une carrure presque identique à celle de leur père. Adéline quant à elle était plus frêle ; Julien devait bien la dépasser de deux têtes ! C'est sûrement pour cette raison qu'il la traitait comme si elle était une poupée de porcelaine qui devait être protégée à tout prix. Elle adorait son frère, mais elle détestait quand il agissait ainsi. Julien était aussi vaillant que leur père et il tenait à s'assurer que sa cadette ne manque de rien. Au décès de Benjamin, il avait vite pris la place de protecteur qui lui revenait. Adéline ferma les yeux et se souvint du rire contagieux de son père lorsqu'il racontait une blague. Elle secoua la tête et revint au moment

présent en sentant les larmes se glisser doucement au coin de ses paupières. Benjamin Couturier souhaitait tellement le bonheur de ses enfants qu'il n'aurait jamais voulu que sa fille pleure encore sa mort, deux ans après sa disparition.

Adéline inspira profondément et se força à sourire. Du bout des doigts, elle replaça une mèche de ses cheveux tirant sur le roux. Elle tendit la main et prit le cadre contenant la photo de ses parents, posé sur la table d'appoint près de la berçante paternelle. Julien et elle avaient hérité tous deux du regard bleu de leur père. Elle ne put s'empêcher de sourire devant l'air sérieux de Benjamin qui se tenait bien droit aux côtés de sa mère pendue à son bras. Julien lui disait souvent qu'elle ressemblait à leur mère en vieillissant. Même si la photo était en noir et blanc, elle savait qu'elle tenait sa couleur de cheveux de Marguerite et elle se reconnaissait dans sa physionomie. Elle se rappelait très peu sa mère, excepté ce que leur père leur avait raconté, à Julien et à elle, afin de garder un souvenir impérissable de sa femme. Dans le visage de Marguerite Couturier, née Cartier, elle reconnaissait aussi son nez légèrement retroussé et son air timide. Sa mère lui manquait parfois, mais avec les années, elle avait appris à composer avec son absence. Adéline commençait la petite école quand sa mère était morte de consommation. Son père avait alors redoublé d'efforts pour combler le manque en travaillant avec acharnement tout en assurant une présence constante auprès de ses enfants. Quand il devait s'absenter, tante Philomène, sœur de la défunte Marguerite, veillait sur eux. Sinon, Benjamin avait toujours été un père présent.

Assise confortablement dans la chaise de son père, Adéline se souvenait que, plus jeune, elle s'installait sur ses genoux dès qu'il rentrait du travail et qu'il se reposait dans sa berçante. Elle prenait alors plaisir à l'entendre raconter sa journée. Benjamin Couturier travaillait dur. L'hiver, il s'affairait à prélever d'immenses morceaux de glace dans le fleuve gelé qui étaient ensuite entreposés dans un hangar et recouverts de bran de scie afin de les conserver jusqu'à la saison chaude. L'été, Benjamin livrait ces cubes de glace dans les quatre coins de la ville pour que les Montréalais puissent les disposer dans leurs glacières et ainsi garder au frais leurs aliments. Enfant, elle avait toujours été impressionnée quand son père lui expliquait en quoi consistait son travail. Elle n'en revenait pas qu'il réussisse en quelque sorte à prolonger l'hiver tout au long de l'année. Elle le considérait alors comme un enchanteur tels ceux de ses livres d'histoire. Depuis la mort de leur père, Julien avait repris le flambeau à l'entrepôt de glace et il aurait tôt fait de se moquer d'elle s'il apprenait les traits surnaturels qu'elle avait alors prêtés à leur père étant enfant. Il n'y avait rien de magique ni de poétique à scier et à récupérer des blocs de glace sur le fleuve !

Tous les matins, Julien se levait tôt, déjeunait rapidement et partait, boîte à lunch sous le bras. Benjamin aurait probablement été fier de savoir que son fils suivait ses traces. Adéline savait parfaitement que son aîné le faisait par nécessité plutôt que par vocation. Ce travail était exigeant physiquement et même si Julien avait toujours eu une bonne constitution, Adéline savait qu'il aurait aimé poursuivre ses études si le décès prématuré de leur père ne l'avait pas contraint à trouver rapidement un travail. Elle voyait bien que Julien prenait son

mal en patience. Peut-être qu'un jour il pourrait faire autre chose de sa vie? Cela ramena Adéline à condamner le conformisme dans lequel la société la plaçait. Elle aurait pu elle aussi travailler pour ajouter un salaire de plus au bien familial. Peut-être même qu'en le faisant, Julien entreprendrait des études en droit comme il avait toujours rêvé de le faire? Les usines autour cherchaient des employés qui n'avaient pas peur du dur labeur. Plusieurs de ses voisines travaillaient à l'extérieur pour arrondir les fins de mois. Du moins, celles qui étaient encore célibataires. Les mères de famille occupées à élever leur progéniture restaient à la maison. Certaines prenaient des contrats de lavage des buanderies autour. C'était le cas de plusieurs voisines autour qui s'adonnaient à ce gagne-pain. Par beau temps, il n'était pas rare que les cordes à linge soient remplies du matin au soir. D'autres plus habiles en couture avaient un revenu d'appoint et faisaient des commandes d'usines de confection de vêtements. Adéline ne possédait pas de machine à coudre, mais elle n'avait pas peur de relever des défis. N'importe quoi pour acquérir un peu de liberté financière et alléger le fardeau économique qui incombait à son frère.

Plusieurs usines étaient situées à proximité de la maison paternelle. Adéline n'avait aucune expérience de travail, mais tout comme Julien, elle avait le cœur à l'ouvrage. Elle pouvait très bien elle aussi ramener un salaire à la maison si seulement Julien lui en laissait le droit.

Le clapotis des gouttes qui tombaient dans les différents récipients lui rappela qu'ils ne passeraient pas l'hiver, avec de telles fuites. Les fenêtres aussi auraient besoin d'être

remplacées. Adéline frissonna en raison du courant d'air qu'elle sentait sur sa peau. Bientôt, les froids hivernaux s'installeraient et ils peineraient à chauffer la maison avec le seul poêle à bois au centre de la cuisine. Cette résidence avait longtemps fait la fierté de leur père, mais l'âge commençait à avoir raison de sa solidité. Lentement, Adéline reprenait espoir. Peut-être qu'en constatant toutes les dépenses qui se présentaient à eux, Julien comprendrait qu'elle pourrait lui venir en aide en trouvant un travail elle aussi ? Peut-être se montrerait-il moins rigide ?

Adéline consulta l'horloge murale et se leva d'un bond. Il lui restait suffisamment de temps pour cuisiner un gâteau au chocolat avant le retour de Julien. Elle connaissait la gourmandise légendaire de son frère et en lui préparant son dessert préféré elle viendrait peut-être à bout de ses réticences et réussirait à le convaincre de la laisser tenter sa chance sur le marché du travail. Remplie d'espoir, elle marcha d'un pas décidé vers le garde-manger pour récupérer les ingrédients nécessaires à la confection de son péché mignon !

* * *

Une autre journée terminée ! pensa Julien en se frottant le bas du dos. Toute la journée, il avait livré ses blocs de glace et il n'était pas fâché d'avoir terminé. Trousseau de clés à la main, Julien marcha d'un pas décidé en sifflotant vers le bureau de son patron. La plupart des marchands livraient encore leur glace avec des chevaux, mais Paddy O'Farrell, le propriétaire de la City Ice House, s'enorgueillissait de posséder deux camions en plus de quelques voitures tirées par des chevaux qui effectuaient ses livraisons partout dans la ville.

Julien trouva le bureau vide. M. O'Farrell s'était absenté, probablement pour un instant puisqu'une cigarette brûlait toujours dans le cendrier. En l'attendant, Julien consulta l'horaire de travail affiché sur le mur. Même si l'entrepôt se vidait de ses derniers blocs à une vitesse surprenante en cette saison, Julien pouvait constater que les prochaines semaines s'annonçaient occupées pour la dizaine d'employés de l'entreprise. L'automne était déjà bien installé et les réserves de glace s'amenuisaient comme d'habitude. Les besoins étant moins criants qu'en période de grande chaleur, les blocs de glace restants suffiraient à la demande en attendant le prochain approvisionnement.

Habituellement, vers le mois de décembre, les employés procédaient à un nettoyage en règle de l'entrepôt avant l'arrivée des nouveaux blocs de glace. Cette collecte pouvait commencer dès que la couche glacée sur le fleuve aurait atteint une solidité suffisante pour que les hommes et les chevaux puissent y circuler en toute sécurité. Évidemment, plus tôt le fleuve gelait, plus vite la récolte de blocs de glace pouvait commencer.

Julien apprenait tranquillement à apprécier ce travail routinier et plutôt difficile physiquement. Cet emploi s'était montré salubre pour sa sœur et lui après le décès de leur père. C'est Paddy O'Farrell lui-même qui s'était présenté chez lui pour lui offrir un travail. L'emploi n'était pas bien compliqué, il suffisait d'un peu de volonté et d'une bonne constitution physique. Surtout, il lui permettait de rapporter un salaire décent à la

maison. Sans que son père le lui demande, Julien avait pris sur ses épaules la responsabilité de la maisonnée au décès de celui-ci et il se montrait dévoué à la tâche.

Des pas qui venaient derrière lui le forcèrent à se retourner. M. O'Farrell revenait dans son bureau et s'avavançait vers son cendrier pour prendre sa cigarette et en tirer une bouffée. L'homme habituellement énergique paraissait fatigué. Il se laissa tomber sur la chaise derrière son bureau et se passa une main sur le visage. Julien s'inquiéta :

— Tout va bien, Paddy? Vous paraissez fatigué.

— Bah! Il y a des journées comme ça! Avec toute cette maudite pluie, mes rhumatismes me font souffrir plus que de coutume. Je ne rajeunis pas, tu sais!

L'homme tira une bouffée de sa cigarette et balaya la fumée de la main.

— Tout s'est bien passé aujourd'hui, Julien?

— Comme d'habitude, Paddy. Toutes les livraisons ont été complétées pour la journée. Je consultais l'horaire avant de partir.

Julien réalisa qu'il tenait toujours les clés du camion et les accrocha sur le tableau près de la porte du bureau de son patron. Paddy O'Farrell était un petit homme rondelet et sympathique. Il avait bien connu Benjamin Couturier et il était fier de compter son fils parmi ses employés. Paddy tira une autre bouffée de sa cigarette avant de la déposer dans le cendrier en toussotant.

— Ma femme dit que je fume trop, que ça va finir par me tuer. J'ai bien des doutes là-dessus. Mon père a fumé toute sa vie et il est mort à l'âge vénérable de quatre-vingts ans ! Je pense que ma femme essaye seulement de me faire arrêter la cigarette parce qu'elle en déteste l'odeur ! dit-il en riant.

L'homme fouilla dans la poche de sa chemise et sortit un paquet de cigarettes.

— Mon paquet est vide, malheureusement. Je t'en offrirais bien une.

— Ce n'est pas bien grave, je fume à peine.

— Garde tes bonnes résolutions, mon garçon, on devient vite dépendant, si tu veux mon avis !

Paddy pointa l'horaire accroché sur le mur.

— Est-ce que cet horaire te convient ? Il est plutôt chargé, n'est-ce pas ? se désola l'homme.

— Non, c'est parfait, Paddy. J'ai besoin de toutes les heures que vous pouvez m'offrir.

— Bien heureux, dans ce cas. Tu es aussi vaillant que ton défunt père ! Je ne regrette pas un seul instant de t'avoir engagé. Si tout le monde pouvait être aussi dynamique que toi !

Paddy poussa un soupir et ses yeux se perdirent dans le vague quelques instants. Julien se doutait de l'identité de celui à qui pouvaient s'adresser de pareils reproches.

— Je suis à préparer les listes de livraison pour demain. Encore une fois, la tienne est bien garnie. Germain te prêtera main-forte pour décharger. Idéalement, ce serait mieux si tu pouvais remplir toutes les commandes. Si jamais tu vois que ce ne sera pas le cas, avise-moi rapidement pour que je prévienne les clients.

— Avec Germain, ça devrait bien aller. Il est fort comme un bœuf et très énergique. Nous formons habituellement une bonne équipe.

— Parfait ! Ta liste sera prête demain à la première heure et elle sera placée dans le casier près du *punch clock*. Comme tu es un de mes livreurs les plus rapides, tu devrais réussir à tout livrer !

— Pas de problème. Vous pouvez compter sur moi. Bonne soirée !

— À toi aussi, mon jeune !

Paddy O'Farrell tira une nouvelle bouffée de sa cigarette avant de l'écraser dans le cendrier et se remit à son classement de papiers. À voir l'épaisse pile sur le bureau, il en aurait probablement pour un moment encore. Quant à lui, Julien était bien heureux de cette fin de journée de travail. D'un pas d'homme décidé à rentrer chez lui, il s'empessa de se diriger vers la sortie et d'insérer sa carte de temps dans la pointeuse. Quelques-uns de ses collègues s'y trouvaient aussi et bavardaient avant de rentrer chez eux. Ils le saluèrent en le voyant arriver.

— Viens-tu prendre une bière avec nous ?

L'offre était aussi tentante que la faim qui le tenaillait. Le choix n'était pas difficile à faire, il avait dîné rapidement ce midi-là entre deux livraisons et il lui tardait de se mettre quelque chose de substantiel sous la dent.

— Merci pour votre offre, messieurs, mais ma sœur doit m'attendre. La connaissant, le souper doit déjà être prêt.

— Voyons donc ! Une fois n'est pas coutume, Julien ! lança Germain Compagnat, sourire aux lèvres.

L'homme d'une trentaine d'années tendit son paquet de cigarettes à ses collègues avant d'en prendre une à son tour. D'un geste de la main, Julien déclina l'offre. Germain hocha la tête et alluma sa cigarette à l'aide du briquet qu'il venait de sortir de sa poche.

— Tu ne fumes pas, tu ne bois pas, tu rentres tôt ! plaisantait-il. Julien Couturier, tu es un homme exceptionnel !

Les employés autour de la pointeuse s'amuserent de la moquerie de Germain, qui était sans malice et adorait taquiner ses collègues.

— Tu devrais en profiter un peu, Julien, avant de te faire passer la corde au cou par une demoiselle qui te demandera de revenir tôt tous les soirs !

— Cibolac ! Si j'étais à ta place, j'en profiterais, Julien ! Ton temps de célibat risque de durer moins longtemps que celui de notre vieux garçon ! dit Victor Bellavance en donnant une grande claque sur l'épaule de Germain.

— J'ai toujours été sélectif dans mes choix et c'est hors de question que je marie la première venue! Je trouverai, j'en suis convaincu! Au moins, je peux aller prendre une bière à la taverne du coin quand bon me semble! J'apprécie cette liberté pour le moment et je suis certain que parfois tu m'envies, Victor!

— Jamais dans cent ans, cibolac! Ma belle Gloria m'attend à la maison et elle sait bien réchauffer mon lit, tu sauras! Je n'ai pas besoin de catalogne pour me tenir au chaud comme toi, Compagnat!

Julien aimait la franche camaraderie qui régnait entre ses collègues. Les deux prenaient souvent plaisir à se taquiner à propos de leurs différents modes de vie. Chaque fois, Germain laissait sous-entendre qu'il était célibataire par choix alors que Julien se doutait bien que le pauvre homme avait connu bien des déceptions amoureuses et qu'il était seul par dépit bien plus que par préférence. La sortie à la taverne avec ces deux joyeux lurons le tentait, mais Julien essaya de maintenir sa position :

— C'est bien aimable de m'inviter, messieurs, mais je me reprendrai un autre soir, promis.

— Pas de trouble, Julien, émit Germain. Paddy m'a dit que c'est moi qui t'accompagnerai demain? Il devrait toujours en être ainsi, nous formons une sacrée équipe! Ça te va, Victor, si on se rend au coin de la rue chez Jos? Une bonne petite bière bien frette sera la bienvenue!

Victor Bellavance acquiesça et Germain croisa le regard de Julien. Il était presque certain qu'il avait envie de changer d'idée. Il fit une dernière tentative.

— Allons, Julien ! Juste une petite bière avant de rentrer, pour une fois...

Julien baissa les yeux en signe d'abandon puis il fit oui de la tête. Victor avait bien raison, une seule bière et après il rentrerait. Adéline comprendrait puisqu'il n'avait pas l'habitude de sortir avec ses collègues.

— Bon, vous m'avez eu à l'usure, tous les deux. Une seule bière et je rentre après, les mit en garde Julien.

— Tu ne le regretteras pas, Couturier, promis !

Enjoué, Victor lui prit le coude et s'apprêta à se diriger vers la sortie. Germain, le sourire fendu jusqu'aux oreilles d'avoir eu gain de cause écrasa sa cigarette du bout du pied près de la pointeuse. Victor blêmit et lui fit signe du menton pour qu'il ramasse son mégot, mais Germain n'eut pas le temps de réagir que Dubh O'Farrell était déjà près d'eux.

— J'espère que tu vas prendre le temps de ramasser ton *botch*, Compagnat ?

— J'allais le faire bien sûr, répondit le fautif en se penchant pour s'en emparer.

— J'espère aussi que vous avez *punché* avant de vous installer pour piquer une jasette ?

— Bien entendu ! Veux-tu vérifier ? émit Germain d'un air frondeur.

Le fils du patron inspirait à la fois crainte et mépris. Dubh se croyait obligé de surveiller constamment ses pairs même si, officiellement, c'était Paddy, le grand patron. Dubh O'Farrell faisait semblant de parcourir du regard les cartes des employés, mais il hésitait à vérifier réellement si les cartes avaient bel et bien été poinçonnées.

— Sérieusement, Dubh ? Tu penses qu'on serait capables d'abuser de la confiance de ton père ? Cibolac ! C'est très mal nous connaître, renchérit Victor qui lui aussi le défia du regard.

— D'ici quelque temps, c'est moi qui serai le *boss*, vous verrez bien !

Dubh O'Farrell hocha la tête et croisa les bras. Les trois hommes se dévisagèrent pendant un moment. Fier de son annonce, il bomba le torse et afficha un sourire de contentement. Julien l'observa pendant un moment. Depuis son embauche, Julien essayait d'apprendre à connaître ce jeune homme du même âge que lui. Si au début il l'avait perçu comme un allié, lentement il déchantait. Dubh se montrait au-dessus des autres par le fait d'être le fils de Paddy, le propriétaire de l'entreprise. Ce n'était pas la première fois que Dubh leur disait qu'il reprendrait l'entreprise sous peu, mais cette fois-ci, il avait gagné en assurance en le leur mentionnant. *Tout ceci augure bien mal pour la suite*, pensa Julien. À voir Paddy aussi fatigué tout à l'heure dans son bureau, Julien comprenait que ce changement de direction pourrait avoir lieu plus tôt que prévu. Paddy vieillissait et aspirait à prendre sa retraite bientôt. Pour le moment, Dubh passait ses journées

à se promener dans l'entrepôt et semblait superviser le travail des hommes qui s'y trouvaient. Lentement, il se préparait pour ce poste qui lui était destiné.

Dubh était loin d'être de la même trempe que son père et son règne s'annonçait plus arbitraire. Paddy n'avait jamais lésiné sur le travail physique, se mêlant aux employés de l'entrepôt, n'hésitant pas une seconde à travailler aussi fort qu'eux. Julien se souvenait que son père lui racontait souvent comment son patron pouvait à lui seul soulever deux blocs de glace d'une seule main et qu'il participait autant que ses hommes pour faire «la grosse ouvrage». Il en était autrement de Dubh qui passait la majeure partie de son temps à se pavaner dans l'entrepôt, évitant de transporter les blocs de glace et se contentant de donner des ordres même si son père se désespérait de le voir fournir un quelconque effort physique. Le jeune homme prétextait souvent un mal de dos ou faisait semblant d'être beaucoup trop occupé pour aider les autres.

Paddy connaissait son fils et préférait ignorer sa mollesse. Il avait de bons employés qui suffisaient à la tâche et, quand il le pouvait, il leur versait un bonus pour les récompenser de leur constance. C'était probablement à lui qu'il songeait tout à l'heure lorsqu'il comparait le dynamisme de Julien à celui, absent, chez d'autres employés. Julien faisait ce qu'on attendait de lui sans se poser de question et tout ce qui lui importait était que Paddy soit satisfait de son rendement. Peu lui importait ce que faisait Dubh O'Farrell et s'il aimait se penser

supérieur à eux. De toute façon, les autres employés l'évitaient le plus possible et s'efforçaient de se montrer consciencieux afin de réussir à pallier la nonchalance du fils du propriétaire.

— Allez-vous prendre une bière ce soir, messieurs ? demanda Dubh O'Farrell.

Victor, Germain et Julien se regardèrent tour à tour à silence. C'est finalement Germain qui choisit de répondre.

— Non, pas ce soir, Dubh. Nous avons tous envie de rentrer directement chez nous. La journée a été longue et nous préférons retourner sagement à la maison. De toute façon, la femme de Victor l'attend, de même que la sœur de Julien. On se reprendra, c'est certain !

Déçu, Dubh haussa les épaules et sortit de l'entrepôt.

— Ainsi donc, tu as changé d'idée, Germain ? le taquina Julien.

— Il était hors de question qu'il vienne avec nous. Nous n'avons jamais aimé la compagnie du fils du *boss* ! répondit Germain à voix basse. Je préfère me passer d'une p'tite bière plutôt que de le voir avec nous.

— À l'écouter, il prendra bientôt la place du *boss* ! enchaîna Victor.

— Dubh O'Farrell est un grand parleur et un petit faiseur. On ne devrait pas s'inquiéter de le voir prendre la place de Paddy, émit Germain.

Julien n'en était pas si sûr, mais il préféra se taire pour éviter de gâcher cette soirée qui s'annonçait prometteuse. Les trois

hommes sortirent à l'extérieur en s'assurant que Dubh était bel et bien parti. D'une pichenette, Germain lança son mégot en scrutant les environs.

— Peut-être se cache-t-il derrière le mur là-bas pour nous épier ? plaisanta Victor.

— La voie semble libre, renchérit Germain. Nous n'allons pas remettre ça à un autre soir, pour une fois qu'on réussit à convaincre Julien ! Allez, messieurs !

Julien et Victor lui emboîtèrent le pas.

— Peut-être qu'en l'invitant à venir prendre une bière, nous pourrions le connaître un peu mieux, dit Julien. Dubh agirait autrement qu'en petit *boss*, vous ne pensez pas, messieurs ?

— J'ai toujours eu de la misère à *sizer* Dubh O'Farrell. Il y a du monde comme ça. C'est un genre de visage à deux faces. Il se montre aimable parfois, mais je suis certain qu'il observe nos travers pour mieux colporter le tout à son cher papa, grimaça Germain.

— Paddy n'est pas du genre à s'en laisser imposer, émit Victor. Cependant, je suis du même avis que Germain le concernant. Il est imprévisible et pas fiable pour deux cents. Vaut mieux se tenir loin de lui et s'en méfier.

Julien, à demi convaincu, suivit ses deux collègues jusqu'à la taverne au coin de la rue. Son père lui avait enseigné à ne pas juger les gens sans les connaître, mais pour une fois, il choisit de s'en tenir aux conseils de ses deux acolytes. L'ambiance

festive de la taverne lui fit vite oublier la méfiance de ses deux amis et, heureux de sa décision de les accompagner, il décida de savourer le moment.

* * *

Adéline s'était finalement décidée à prendre son repas sans attendre le retour de son frère. Ce n'était pas dans ses habitudes de ne pas rentrer directement après le travail et elle était inquiète. Elle se rassurait en se disant que si quelque chose de grave était arrivé à l'entrepôt, quelqu'un l'aurait prévenue. Julien avait probablement renoncé à ses beaux principes et décidé d'aller boire une bière avec ses collègues à la taverne du coin. À quelques occasions, il était arrivé aussi à son père de sortir avec les autres et d'en profiter pour passer un peu de bon temps. Benjamin ne rentrait jamais bien tard et probablement que Julien ferait pareil. Malgré cela, Adéline sentit une colère sourde s'emparer d'elle. Elle était confinée ici comme une bonne à tout faire alors que son frère pouvait travailler et sortir comme bon lui semblait. L'injustice de sa situation lui fit oublier que Julien sortait très peu et rentrait généralement tous les soirs directement après le travail.

La pluie avait redoublé d'ardeur et le clapotis des gouttes d'eau qui tombaient dans les différents récipients ne faisait qu'aggraver son impatience. Pourquoi les femmes étaient-elles toujours reléguées aux corvées de la maison ? C'était injuste ! En même temps, elle n'avait aucune idée de la façon de changer les choses, même si elle était majeure. Son père était mort et son frère ne pouvait rien lui imposer. Le manque de confiance en ses capacités lui nouait les entrailles, mais en

même temps, elle se sentait prise d'un élan d'indépendance. Sa soudaine détermination l'effraya un peu, mais peut-être que le temps était venu pour que les choses changent ? Elle pouvait essayer de chercher un travail pour sortir elle aussi de cette maison et rapporter un salaire. Julien désapprouverait sûrement. S'il s'était présenté pour le souper, Adéline en aurait profité pour lui exposer ses plans. Elle décida de se chercher un travail en catimini. Si elle parvenait à en dénicher un, elle le tiendrait au courant. On verrait bien à ce moment-là ce que Julien en penserait.

Le gâteau au chocolat attendait sur le comptoir, la narquant presque en lui rappelant le dévouement dont elle faisait preuve en tant que femme de la maison. Elle observa le gâteau pendant un moment puis le recouvrit d'un linge propre pour éviter qu'il ne sèche et surtout de le considérer comme une preuve de son asservissement. Elle avait placé les restants du souper dans la glacière. *Comme une bonne petite femme de maison*, pensa-t-elle en serrant les dents. Elle avait lavé la vaisselle, puis laissé le couvert intact de son frère à sa place sur la table. Pour passer le temps et surtout pour calmer la colère qui montait en elle, elle se remit à faire du raccommodage. Dès demain, elle parcourrait les rues à la recherche d'un travail. Peu importe en quoi il consisterait, au moins, elle aurait l'impression d'être maîtresse de sa vie. *Je ne suis pas plus bête qu'une autre ! J'apprends rapidement ! Quand Julien sera mis devant le fait accompli, il n'aura pas de raison de me retenir ici.* Son frère ressemblait terriblement à leur père sur ce point. Les deux s'étaient toujours montrés rébarbatifs au changement, mais une fois que celui-ci se produisait, ils suivaient

le courant. C'était ça ! Julien n'aurait qu'à suivre le courant. Adéline s'étira en bâillant et se frotta les yeux. Il était assez tard, son raccommodage pouvait attendre jusqu'à demain !

* * *

Il y avait un moment qu'Adéline dormait lorsque Julien rentra de la taverne. Le jeune homme avait trouvé son couvert toujours en place sur la table et la curiosité l'avait poussé à soulever le linge recouvrant le gâteau cuisiné par sa sœur. Un sentiment de culpabilité le tenailla. Adéline avait dû l'attendre pour le repas et elle avait même pensé lui cuisiner son dessert préféré. La gourmandise l'emporta bien vite sur son malaise et il prit une petite part de gâteau avant de s'installer dans la berçante de leur père. Le faible éclairage de la pièce lui fit voir les quelques seaux éparpillés sur le plancher. Julien hocha la tête en constatant les fuites venant du toit. Il devrait colmater le tout avant l'arrivée imminente de l'hiver. Adéline et lui devraient se serrer la ceinture pour les prochaines semaines s'il devait acheter différents matériaux.

Comme il trouvait lourdes parfois les responsabilités qu'il avait prises sur ses épaules à la mort de leur père ! Heureusement, Benjamin leur avait laissé une maison libre d'hypothèques, mais le salaire qu'il gagnait suffisait tout juste à les nourrir tous les deux et à payer l'ordinaire. Au moins, ils avaient un toit sur la tête malgré l'eau qui s'infiltrait. Terminant sa part de gâteau, Julien songea qu'il aurait aimé poursuivre ses études. Il aurait eu le talent nécessaire pour devenir autre chose qu'un simple journalier dans un entrepôt de glace. Le destin en avait décidé autrement et Julien chassa cet excès soudain de mélancolie. Il s'était contenté

de prendre deux bières, et fort heureusement, car l'alcool le rendait nostalgique. Il devait au contraire se montrer fier d'avoir un travail qui suffisait à les nourrir, sa sœur et lui. Un jour, Adéline se marierait et il serait satisfait de la savoir heureuse en ménage. Il pourrait alors se vanter d'avoir été à la hauteur en tant qu'aîné de la famille. Sa sœur comptait tellement pour lui !

Adéline redoublait d'attentions à son endroit et son couvert toujours sur la table ainsi que le gâteau cuisiné en faisaient foi. Sur le coin de la table, elle avait déposé son panier de raccommodage. Probablement qu'elle l'avait attendu en vain en réparant quelques vêtements. La culpabilité le gagna de nouveau. Il aurait souhaité offrir une autre vie à sa jeune sœur. Elle le méritait tellement ! La mort de leur mère avait été une épreuve pour leur famille et Benjamin avait su relever le défi avec brio sans se laisser submerger par le découragement. Lui-même ne se sentait pas suffisamment hardi pour surmonter le deuil de leur père. Il voyait bien que son départ avait laissé une plaie béante. Pendant un moment, il songea à sa tante Philomène qui avait pris ses distances lorsqu'ils étaient petits. Du jour au lendemain, la sœur de leur mère, qui veillait sur eux, était partie pour travailler comme préceptrice dans une famille riche, les délaissant, Adéline et lui, alors qu'une présence féminine leur manquait si cruellement. Julien n'avait jamais compris ce qui avait poussé la sœur de sa mère à partir et, malgré son âge raisonnable, il gardait malgré lui une rancœur à son égard.

L'horloge sonna deux coups, lui rappelant qu'il devait se lever d'ici quelques heures pour aller travailler. Il rinça son

assiette et sa fourchette et éteignit avant de se diriger vers sa chambre. En chemin, il s'arrêta devant celle de sa sœur. Il passa la tête par la porte entrebâillée et jeta un œil à l'intérieur. La lumière du réverbère éclairait suffisamment la pièce pour qu'il puisse apercevoir la chevelure rousse d'Adéline posée sur l'oreiller. Sans faire de bruit, il referma la porte doucement et se faufila dans sa chambre. Il ne lui était pas permis de se décourager, sa sœur était désormais la seule famille qu'il lui restait. Adéline comptait autant sur lui qu'il avait besoin d'elle. Cette promesse qu'il avait faite à Benjamin de toujours veiller sur elle lui pesait parfois lourd sur le cœur, mais en même temps, Adéline prenait soin de lui à sa façon. Elle s'occupait de la maisonnée en son absence et jamais elle ne s'était plainte de ce fardeau. C'est en pensant à Adéline et à leur tendresse fraternelle qu'il s'endormit. Il trouverait une solution pour réparer le toit et faire en sorte que les choses s'arrangent.

* * *

Julien gardait les yeux fixés sur les œufs brouillés que sa sœur venait de cuisiner. Assise en face de lui, Adéline mangeait en silence. La tension qui régnait dans la cuisine était à couper au couteau. Julien préférerait passer sous silence son retard de la veille, croyant à tort qu'Adéline boudait et lui gardait rancune. En fait, la jeune femme réfléchissait et anticipait la démarche qu'elle voulait entreprendre un peu plus tard afin de trouver un travail. Julien se sentait fautif et il décida de briser le silence, devenu oppressant. Sa sœur ne pouvait pas le bouder indéfiniment.

— Je voulais te remercier pour l'excellent gâteau que tu as cuisiné hier soir. Je ne voulais pas te réveiller en rentrant pour te le dire de vive voix. Les gars m'ont invité à prendre une bière avec eux. Une fois n'est pas coutume, comme on dit.

Adéline hocha la tête en signe d'assentiment.

— Je n'ai pas pu résister au gâteau, j'en ai pris une petite part avant d'aller me coucher.

— Tant mieux s'il t'a plu...

Adéline reporta son attention sur son déjeuner. Julien garda les yeux fixés sur sa sœur pendant un moment. Elle crut bon d'ajouter :

— Je ne t'ai pas entendu rentrer hier soir.

— J'aurais dû te prévenir de mon retard, excuse-moi.

— Tu es assez grand pour savoir ce que tu as à faire, se contenta de répondre Adéline en terminant son assiette.

— Je suis vraiment désolé, réitéra Julien afin de se racheter.

Adéline se leva et ramassa les deux assiettes vides sans rien ajouter. Elle avait peur que son frère détecte l'agitation qui l'habitait et elle ne voulait pas discuter de ce qui occupait son esprit pour le moment. Tant pis s'il croyait qu'elle boudait en raison de son retard de la veille. Au moins, il y penserait à deux fois avant d'aller prendre une bière avec ses collègues sans l'avertir. Julien, penaud, referma sa boîte à lunch contenant le dîner que sa sœur venait de lui préparer et, en silence, il alla s'habiller, espérant qu'Adéline lui voue de meilleurs

sentiments avant son départ. Ce fut en vain, car la jeune femme lui souhaita une bonne journée avant de se consacrer au lavage de la vaisselle. Dépité, il la remercia et disparut.

Adéline chassa la culpabilité qui l'assaillait. C'était un premier pas vers son indépendance et elle entendait bien conserver cet état d'esprit. Tant pis pour ce qu'avait pensé Julien de son silence, ce matin. La tranquillité se prolongeait depuis son départ, mis à part le bruit des assiettes dans l'évier. Au plus grand soulagement d'Adéline, la pluie avait cessé et le clapotis des gouttes de pluie s'infiltrant par le toit avait pris fin. *Plus tard, je rangerai les bassines jusqu'à la prochaine fois*, pensa-t-elle avec dépit.

Conditionnée par l'envie de trouver du travail, Adéline termina la vaisselle et s'habilla en vitesse. Elle disposait de plusieurs heures pour faire ses recherches avant le retour de Julien, en fin de journée. En partant tôt, elle serait rentrée à temps pour préparer le souper. Encouragée par le soleil qui pointait à l'horizon, chassant la grisaille malgré le temps frais, elle se promena dans le quartier, évaluant les différents commerces qui cherchaient des employés. Ses recherches durèrent une bonne partie de la journée et Adéline ne vit pas le temps passer, s'arrêtant à quelques reprises dans des parcs aux alentours pour réfléchir à ce qu'elle devait faire. Affligée par les maigres perspectives d'emploi dans son quartier, Adéline ne se laissa toutefois pas démonter. Demain, elle se rendrait un peu plus loin, quitte à devoir au besoin prendre le tramway pour se rendre au travail.

Son estomac gargouilla et elle jeta rapidement un œil à sa montre. Elle n'avait pas vu le temps filer, son déjeuner

était loin et elle ne s'était même pas arrêtée pour dîner. Si elle ne rentrait pas chez elle bientôt, Julien serait de retour et constaterait qu'elle avait passé la journée à l'extérieur de la maison. Elle décida donc de prendre le chemin du retour. Elle poursuivrait ses recherches dès le lendemain. Ses pas la conduisirent sur la rue Saint-Ambroise où elle passa devant les moulins de farine de la Dominion Flour Mills puis, poursuivant sa route, elle s'arrêta quelques instants devant la Steelco. Le travail dans cette fonderie ne convenait pas à une femme puisqu'il était nécessaire de soulever de lourdes charges. De plus, la chaleur extrême et le bruit continuels constituaient des conditions de travail difficiles, même pour un homme avec de bonnes capacités physiques. Au décès de leur père, Julien avait été tenté d'y travailler, mais il avait vite renoncé et, fort heureusement, M. O'Farrell l'avait engagé dans son entrepôt de glace. Peut-être aurait-elle pu soumettre sa candidature en tant que secrétaire dans les bureaux de la compagnie si le décès prématuré de leur père ne les avait pas empêchés, son frère et elle, de poursuivre leurs études.

Continuant sa route, elle passa devant la Dominion Textile où quelques travailleuses sortaient au moment où elle bifurquait pour remonter la rue Saint-Ferdinand. Si les ouvrières de l'usine de textile rentraient chez elle, c'était aussi le signe que Julien ne tarderait pas à revenir lui aussi. *Par chance, il reste du poulet et de la soupe que je pourrai faire réchauffer*, réfléchit-elle en pressant le pas. Perdue dans ses pensées, elle se retourna après avoir cru entendre son prénom. Reconnaisant la jeune femme essoufflée qui courait vers elle, elle s'arrêta pour l'attendre.

— Il me semblait bien que c'était toi, Adéline, lui dit Josette Landry en reprenant son souffle.

— Désolée, je ne t'avais pas vue.

— À la vitesse où tu marchais, j'avais l'impression que tu étais poursuivie ! J'imagine que tu rentres chez vous ? Ça te dérange si je marche avec toi ?

Adéline acquiesça en emboîtant le pas à son amie. Josette avait presque son âge et travaillait depuis un moment à la Dominion. Le salaire supplémentaire n'était pas de refus. Le père était invalide depuis un moment et la famille comptait sur les enfants plus âgés pour ramener un peu d'argent. Josette habitait la maison voisine et les deux jeunes femmes avaient grandi ensemble, partageant à la fois leurs jeux comme leurs joies et leurs peines. Les dernières années, elles s'étaient un peu éloignées, prises toutes les deux par leurs différentes obligations.

— Que faisais-tu dans le coin ? lui demanda Josette, curieuse.

— J'avais envie de me promener un peu avant que n'arrive le froid.

— Voyez-vous ça ! Tu as bien de la chance d'avoir le loisir de te promener comme bon te semble. Je rêve d'avoir une journée où je pourrai faire ce dont j'ai envie.

— J'ai rarement le temps de me promener habituellement, rétorqua Adéline.

Adéline accéléra le pas, piquée par le commentaire de son amie. Josette la suivit, consciente que sa remarque était peut-être déplacée.

— Je ne voulais pas t’offenser, ma chère, je sais qu’il peut être aussi épuisant de tenir une maisonnée que de travailler dans une usine. Tu dois parfois avoir hâte que ton frère finisse par trouver chaussure à son pied et qu’il se marie, ça te ferait de la compagnie en attendant de prendre mari toi aussi !

Pendant un moment, elle pensa à sa tante Philomène qui ne s’était jamais mariée. Un jour, peut-être trouverait-elle pour sa part la perle rare, mais pour le moment, ce qui lui importait était de dénicher un travail. Josette, de toute évidence, chérissait cet espoir de se caser afin de pouvoir fuir ce logement rempli de bouches à nourrir.

— En tout cas, pour être honnête, je pense parfois que je pourrais être la fameuse chaussure qui conviendrait à ton frère. Je ne lui ferais pas mal, si tu vois ce que je veux dire !

C’était connu que Josette avait toujours eu un léger faible pour Julien, mais Adéline n’avait jamais songé que son amie pût devenir un jour sa belle-sœur. Peut-être valait-il mieux l’informer que, pour le moment, Julien ne semblait pas concerné par l’idée d’un mariage.

— Le deuil de votre père est terminé depuis des mois, Adéline, il faudrait songer à votre avenir, à ton frère et toi, renchérit Josette.

Adéline s’abstint de dire à Josette de se mêler de ses affaires. Elle n’avait pas envie de se mettre son amie à dos.

— Pour le moment, le seul avenir auquel je réfléchis est de trouver une façon d'effectuer les travaux sur la maison.

— La nôtre aurait bien besoin elle aussi d'un peu de rénovations.

— La vie coûte cher sans bon sens, se désola Adéline.

— À qui le dis-tu ! Mes parents sont contents d'avoir des enfants sur qui compter. Ce n'est pas avec les quelques contrats de buanderie de ma mère que nous réussirions à payer toutes les dépenses des plus jeunes.

— Tes parents ont beaucoup de chance que ta sœur et toi puissiez rapporter un salaire. Marie travaille toujours pour cette famille bourgeoise ?

— Oui, c'est une chance qu'elle y soit nourrie et logée, ça nous fait moins de dépenses. Elle contribue en nous envoyant une enveloppe chaque mois. C'est toujours ça de pris, comme dit ma mère !

Les deux jeunes femmes arrivèrent bientôt à la hauteur de leurs résidences respectives. Adéline se risqua à demander à Josette si le salaire de la Dominion en valait la peine.

— Ce n'est pas tous les jours facile, mais au moins la paye suffit à sa peine, comme on dit. Pourquoi est-ce que tu me demandes ça ?

Josette posa une main sur le bras de son amie, essayant de déceler ce que cette question signifiait. Son visage s'éclaira.

— Pourquoi ne viendrais-tu pas travailler avec moi ? La compagnie est à la recherche constante d'employées fiables

et travaillantes. Nul doute qu'avec ta jarnigoine, on t'engagerait haut la main ! Ce serait vraiment fantastique que nous travaillions ensemble toutes les deux. On pourrait faire le trajet ensemble tous les jours !

Josette s'enthousiasma de son idée et, peu à peu, Adéline se laissa convaincre que peut-être un travail à la Dominion serait la solution à leur problème d'argent. Josette promit à son amie que, dès le lendemain, elle en glisserait un mot à sa contre-maîtresse. Adéline rentra chez elle requinquée, elle avait peut-être trouvé la solution afin d'aider financièrement Julien.